



UN POSITIVISME NOUVEAU

Author(s): Édouard Le Roy

Reviewed work(s):

Source: *Revue de Métaphysique et de Morale*, T. 9, No. 2 (Mars 1901), pp. 138-153

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40892534>

Accessed: 05/07/2012 10:51

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Métaphysique et de Morale*.

<http://www.jstor.org>

UN POSITIVISME NOUVEAU ¹

I

Au seuil du xx^e siècle, en réaction contre les tendances dont le développement a rempli le milieu du siècle précédent, nous voyons naître et grandir une Critique nouvelle qui, brisant les cadres classiques où l'on se tenait enfermé jusqu'ici, tente de substituer aux anciennes conceptions une théorie toute différente de la Science, de sa nature, de sa signification, de sa portée, de sa valeur et de ses méthodes. Non contente de déclarer la connaissance relative à la structure actuelle du sujet, cette critique prétend ruiner l'antique notion de loi nécessaire; elle estime que les résultats les plus positifs sont, dans une large mesure, fonctions de l'homme et de ses attitudes; bref, elle oppose à la thèse traditionnelle du primat de la raison discursive la thèse contraire du primat de l'activité, jusqu'à parler de contingence et d'arbitraire aux bases mêmes du savoir. D'ailleurs elle entend par là non pas restreindre, mais agrandir le domaine du connaissable; si en effet la réalité absolue est transcendante au discours, inaccessible à la pensée abstraite, il est du moins possible de la vivre; et toute relativité disparaît graduellement à mesure que, revenant de la pensée symbolique à la pensée intégralement vécue, l'esprit se dégage des habitudes superficielles qu'il avait contractées sous les suggestions de l'intérêt pratique.

Mais des conclusions si hardies devaient provoquer de vives contradictions. A beaucoup d'esprits une telle audace paraît scandaleuse et insupportable. On veut y voir je ne sais quelle tentative de retour à des formes de pensée vieilles et condamnées. Peut-être est-ce qu'on n'en saisit pas clairement l'intention vraie, l'exacte

1. Communication faite à la Société française de philosophie le 28 Février 1901 pour servir de texte à la discussion.

signification? Ce serait donc un thème excellent pour une discussion publique, d'où il ne manquerait pas de sortir — avec une plus grande précision dans les jugements portés — une plus juste appréciation des buts poursuivis de part et d'autre. Pour l'attaque et pour la défense, il est bon de connaître exactement son adversaire, sans parler du profit mutuel qu'on retire toujours d'une sincère collaboration.

Mais je dois présenter d'abord une remarque préliminaire. Le mouvement critique dont je parle offre ceci de particulier que, loin d'avoir été pour ainsi dire appelé du dehors par des préoccupations métaphysiques et morales (bien qu'il ait peut-être des conséquences dans ces deux domaines), il s'est produit à l'intérieur de la science, sous la pression de besoins internes, au contact même des faits et des théories. Ses auteurs furent des praticiens qui ne pouvaient pas songer et n'ont jamais songé en effet à sacrifier la moindre partie de la science au bénéfice de quoi que ce soit d'autre. Il faut prendre leur effort comme un effort de sincérité plus scrupuleuse, comme un effort pour penser plus profondément leur savoir.

Cependant il est vrai que la nouvelle critique des sciences a, par ses résultats une fois établis, des liens étroits avec certaines doctrines récentes connues sous le nom de *philosophies de la liberté*. Le critère suprême est-il la raison discursive ou la vie intérieure, la connaissance abstraite ou l'action intime, le principe immobile qui régit les édifices dialectiques ou cette inexprimable intuition qui s'éveille dans l'esprit au contact immédiat du donné? Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'importance philosophique du débat. Il y va de l'orientation même que prendra la pensée. Or, à cet égard, le problème que pose la critique des sciences est bien un problème privilégié. Suivant la solution qu'on lui donne, on sera ou non intellectualiste. Là se rencontrent, là prennent corps et se heurtent les deux esprits contraires. C'est donc bien sur ce point précis et concret qu'il convient de faire porter la discussion pour lui conserver toute son ampleur.

Mais il ne serait pas possible d'entreprendre ici une étude si vaste et si complexe. Pour laisser néanmoins à la discussion quelque chose de la généralité qu'elle comporte et qu'elle devrait avoir, voici le terrain limité sur lequel je propose de la placer. La conception de la vérité scientifique préconisée par les critiques dont je parlais les a fait accuser de scepticisme. On a cru qu'ils dénon-

caient une banqueroute radicale de la science, une faillite de la raison. Parce qu'ils n'accordaient pas au discours le premier rang, on a jugé qu'ils lui déniaient toute valeur. Parce qu'ils n'admettaient pas la notion commune de la vérité comme *chose*, on a pensé qu'ils ne croyaient point à la vérité. Et, poussant même plus loin, de la défiance qu'ils manifestaient à l'endroit d'un intellectualisme estimé par eux superficiel, de l'effort qu'ils tentaient pour le rattacher aux sources profondes et concrètes de la vie intérieure, on a déduit qu'ils prêchaient un abandon paresseux de la pensée claire et maîtresse de soi pour je ne sais quel rêve obscur d'une équivoque mysticité. Eh bien! contre ces objections, je veux soutenir deux thèses :

1° *La nouvelle critique est une réaction contre l'ancien positivisme, trop simpliste, trop utilitaire, trop encombré de principes a priori.*

2° *La nouvelle critique est le point de départ d'un positivisme nouveau, plus réaliste et plus confiant dans les pouvoirs de l'esprit que le premier.*

J'espère justifier ainsi une phrase écrite par Ravaisson dans son célèbre *Rapport* et que je me reprocherais de ne pas citer en terminant cette introduction : « A bien des signes il est donc permis de prévoir comme peu éloignée une époque philosophique dont le caractère général serait la prédominance de ce qu'on pourrait appeler un réalisme ou positivisme spiritualiste, ayant pour principe générateur la conscience que l'esprit prend en lui-même d'une existence dont il reconnaît que toute autre existence dérive et dépend, et qui n'est autre que son action. »

II

Je commencerai par résumer brièvement les principes fondamentaux de la nouvelle critique et par rappeler en quelques mots ses plus importantes conclusions. On comprendra qu'il me soit impossible de faire ici un exposé complet, on permettra que je me borne à de simples énoncés, et on m'excusera de renvoyer pour le surplus à quelques-uns des travaux déjà publiés sur la matière qui nous occupe ¹.

1. Ne songeant pas à dresser une bibliographie complète, je me contenterai de citer les mémoires récents dont je suppose ici les conclusions connues :
° G. Milhaud, *La science rationnelle (Revue de Métaphysique et de Morale,*

Encore un mot, pour délimiter plus exactement le sujet. Nous laisserons de côté les sciences telles que la Mathématique, qui procèdent par constructions et analyses de purs concepts, pour nous attacher spécialement à la science expérimentale. Et même, sans prendre celle-ci dans toute sa complexité, nous étudierons surtout la Physique. C'est en effet, de nos jours, le type le plus accompli de la science positive.

Cela posé, venons à notre objet même et tout d'abord indiquons un point de départ que nous supposerons admis.

Lé positivisme issu d'Auguste Comte, de tendance très étroitement utilitaire, accepte sans examen l'attitude du sens commun¹, comme si elle était en nous simple soumission au fait, ouverture naïve et franche au donné immédiat. Mais bien au contraire les derniers progrès de la critique philosophique concourent manifestement à montrer que les doctrines instinctives du sens commun ne sont pas indemnes de toute hypothèse et de tout artifice. Ces doctrines composent en réalité une philosophie qui s'ignore, une métaphysique aveugle et inconsciente, un système par conséquent, irréfléchi et grossier, je le concède, mais enfin semblable par son allure générale à tous les systèmes discutés dans les écoles. C'est une sorte d'anthropomorphisme matérialiste fondé sur le primat de l'action pratique. L'esprit tend spontanément à l'utile, non au vrai. Il éclôt sans y prendre garde dans un milieu déformateur qui pèse et influe sur lui. Il obéit sans y songer au corps comme à un contre-poids régulateur de sa liberté. Voilà pourquoi, dans ses représentations spontanées, la matière est configurée par lui à nos gestes familiers, l'âme à la matière, le devenir et la durée aux faits accomplis qui se localisent dans l'espace, le progrès spirituel aux choses révolues que l'on échange aisément comme des pièces de monnaie, l'instabilité dynamique de la vie intérieure aux groupes immobiles des mots en qui dorment les moyennes factices dont se contente le sens commun qu'obsède la préoccupation sociale. Qui veut revenir du point de vue

mai 1896); 2° J. Wilbois, La méthode des sciences physiques (*Id.*, septembre 1899 et mai 1900); 3° E. Le Roy, Science et Philosophie, 2° article (*Id.*, septembre 1899); La science positive et les philosophies de la liberté (*Bibliothèque du Congrès international de Philosophie*, t. I). — On pourra consulter aussi, dans le n° de septembre 1900 de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, le compte rendu des discussions qui ont suivi au dernier congrès la communication de M. Poincaré et la mienne (pages 556-561 et 575-582).

1. Je dis l'attitude, et non pas forcément les croyances précises.

de l'action utile au point de vue de la connaissance désintéressée doit donc se détacher momentanément de la vie pratique, s'affranchir des habitudes contractées par lui dans l'action journalière, se mettre en garde contre les illusions de l'évidence vulgaire et admettre comme un principe que bien des nécessités apparentes peuvent être rejetées parce qu'elles n'existent que par rapport à certaines attitudes inconsciemment adoptées dont il est possible de se dépandre.

Cela posé, considérons la science, en nous plaçant tout d'abord pour l'examiner au point de vue purement intellectuel qui est le point de vue ordinaire.

Un premier travail critique a porté sur les *théories*. Variables d'une époque à l'autre, multiples pour un même objet, contradictoires entre elles et cependant équivalentes quant aux services qu'elles rendent¹, elles sont apparues, non comme des expressions de plus en plus approchées d'une vérité objective vers laquelle on tendrait comme vers une limite, mais comme des langages plus ou moins commodes pour schématiser les faits, comme des instruments de réduction et de classification, comme des cadres aux contours en grande partie artificiels servant à mettre un ordre facile à retenir dans le discours qui nous permet de parler les phénomènes. A quels critères les éprouve-t-on? Il faut évidemment qu'elles soient cohérentes, exemptes de contradictions internes; on aime aussi qu'elles présentent un caractère esthétique par l'unité à laquelle se trouve ramenée en elles une prodigieuse diversité d'éléments. Mais tout cela est secondaire; on se résigne souvent à bien des sacrifices sur ces deux points. L'important, c'est que les théories soient *fécondes* et, pour cela, qu'elles se montrent *facilement maniables*. Ne voit-on pas dès lors que c'est surtout par rapport aux exigences de notre action discursive sur les choses qu'elles se distribuent en hiérarchie? La théorie qui plaira le plus sera la théorie la plus *vraisemblable*, la plus *naturelle*, c'est-à-dire celle qui s'adapte le mieux aux habitudes du sens commun. Une théorie *euclidienne* (si j'ose ainsi parler), bien loin d'avoir une valeur plus objective par cela seul qu'elle devient pour nous intuitive, est au contraire une théorie éminemment relative, en ce sens que sa plus grande réalité n'est au fond que notre préférence instinctive pour elle. Veut-on un exemple? Nous sommes

1. Équivalentes au point de vue de la *connaissance*, non pas à celui du *manie-ment* pratique.

des corps solides, et, dans la vie de chaque jour, nous agissons principalement par contact. Nous aurons donc d'instinct une prédilection marquée pour les théories mécanistes où toute chose est expliquée par des mouvements et des chocs d'atomes solides¹. Par suite il nous paraîtra évident que, si l'on veut obtenir des représentations objectives, il faut poser d'abord la matière inerte comme support du mouvement. Qu'une théorie vienne alors où ce dernier au contraire soit l'élément essentiel, la matière n'étant qu'un lieu géométrique de points immobiles où le repos naît de l'interférence de deux mouvements contraires : nous aurons une incroyable difficulté à nous imaginer que cela puisse être un symbole plus voisin de la réalité concrète. Ainsi en est-il presque toujours. Notre intelligence peut s'affranchir des préjugés de l'action ; mais elle y a une peine extrême ; et le plus souvent elle s'arrête dès les premiers pas. De là une double conclusion que je formulerai pour finir :

1° *Les théories qui semblent s'imposer avec le plus de force et de clarté sont celles qui reconnaissent le mieux la suprématie du sens commun, c'est-à-dire de la pratique ; elles sont donc relatives à notre structure et à nos habitudes.*

2° *Les théories qui échappent, au moins partiellement, à cette relativité, instituées alors simplement pour donner plus de prise au calcul sur la nature, se règlent sur les exigences de l'esprit et ne visent qu'à faciliter le jeu de son activité créatrice : elles sont donc sous la dépendance de notre liberté mentale, pour autant que la pensée est un pouvoir d'adaptation se modifiant lui-même et modifiant le donné jusqu'à rendre le réel com mensurable avec les schèmes du discours.*

Un second travail critique atteint les lois et les faits. Ici, je serai plus bref encore, ayant exposé ailleurs ma pensée avec détail. Que sont la plupart des lois ? De simples définitions. La loi de chute des graves définit la chute libre ; la loi de conservation de la masse définit le système clos ; la loi des proportions définies fait de même à l'égard de la combinaison distinguée du mélange. A ce point de vue, les lois sont en quelque sorte invérifiables, puisque par exemple on n'a aucune définition de la chute libre en dehors de la loi même qui sert à en former le concept et que, d'autre part, il est impossible de faire un vide mécanique absolu autour d'un corps tombant, pour examiner à l'abri de toute influence autre que la pesanteur le mode

1. Il nous faudra au contraire un effort pour nous habituer aux théories énergétiques.

précis de sa descente. Sans compter que, dans bien des cas, une seconde difficulté s'oppose d'une manière non moins invincible à toute prétention de preuve absolue, s'il est vrai par exemple qu'il faudrait un miroir plan pour vérifier la loi de réflexion de la lumière et que, réciproquement, on ne fabrique un miroir plan qu'en utilisant la loi même à démontrer. *Ainsi les lois sont invérifiables, à prendre les choses en toute rigueur, d'abord parce qu'elles sont l'outil avec lequel nous effectuons dans la continuité du donné primitif le morcelage indispensable sans lequel notre pensée demeure impuissante et enveloppée, ensuite parce qu'elles constituent le critère même auquel on juge les appareils et les méthodes qu'il faudrait utiliser pour les soumettre à un examen dont la précision soit susceptible de dépasser toute limite assignable.*

Est-ce à dire que l'esprit puisse décréter les résultats scientifiques au hasard de son caprice? Évidemment il le peut, quitte à introduire par là dans son langage une infinie complication : il existe en effet une infinité de manières d'éviter la contradiction logique. Mais cela serait *absurde* ou, comme on dit, *cela n'aurait pas le sens commun*. Voilà le mot décisif. Il y a des forces dont nous avons pratiquement à tenir compte, la résistance de l'air par exemple; mais il y en a, comme l'attraction de Sirius, qui ne sont pas d'un ordre de grandeur à nous intéresser dans la vie usuelle. Eh bien! dès avant le commencement de la science, le sens commun a déjà pris certains décrets : il déclare libre une chute où n'intervient à côté de la pesanteur aucune force intéressante pour lui. Des définitions *naturelles*, des définitions *instinctives* sont ainsi spontanément posées : elles expriment le morcelage que nos besoins corporels opèrent dans le donné, elles mesurent si l'on veut le degré de précision que notre action comporte. Cela étant, nous avons évidemment avantage à ce que les définitions générales et rigoureuses que la science formulera ensuite restent d'accord avec les premières définitions spontanées, en sorte que, par exemple, une chute dite libre par le sens commun soit aussi *scientifiquement libre*. Nous ferons donc des expériences pour regarder, dans les cas grossiers et nets, comment tombent les corps que rien de notable ne gêne, et nous verrons par là quelle définition de la chute il faut choisir pour l'introduire dans le dictionnaire que la science construit. Ce sera bien du malheur si les trois ou quatre essais que nous pouvons faire sont totalement divergents; en général, ils laisseront transparaître en eux quelque forme commune, puisqu'ils sont analogues aux regards de notre

action et que notre action, si elle est flexible et capable de se plier à plus d'un artifice, n'est cependant pas dans son jeu naturel absolument incohérente. Que si d'ailleurs, comme il est arrivé pour la conservation de l'énergie que l'on a pu retrouver dans des phénomènes aussi différents en apparence qu'un frottement et une combinaison chimique, nos expériences préparatoires nous révèlent une similitude insoupçonnée jusque-là de notre action, ce sera tant mieux : nous aurons élargi le domaine où nous pouvions agir, nous aurons démasqué une illusion d'optique. Mais, quoi qu'il en soit, dans tous les cas, la loi dégagée des faits communs ne deviendra véritablement scientifique, c'est-à-dire générale et rigoureuse, valable pour tous les temps et tous les lieux, qu'à partir du moment où, cessant de rester au contact des phénomènes particuliers, elle se tournera par la vertu d'un décret en une définition désormais imposée aux choses. Elle ne dépendra plus alors de l'expérience, mais l'expérience dépendra d'elle au contraire, étant dorénavant astreinte à lui obéir puisqu'elle en recevra sa forme.

Que dirai-je maintenant des faits eux-mêmes? Sont-ils séparables des lois, et la même critique ne leur convient-elle pas? *Les faits scientifiques sont vraiment faits par le savant qui les constate, bien loin de s'imposer à lui du dehors.* Il n'y a point de faits intrinsèquement définis, point de matière sans forme. Un fait n'existe, un résultat n'est déterminé que si l'on a pris une certaine attitude pour regarder la nature. C'est ainsi qu'un atome n'a de réalité que par rapport à un procédé de sectionnement. Voici un cristal et un marteau. Si j'adopte celui-ci comme appareil pour briser celui-là, quelque chose demeure insécable : une certaine forme géométrique caractéristique du cristal. Cette forme est l'atome relatif à la méthode que j'ai suivie. Mais que je vienne à changer de méthode et que je prenne maintenant par exemple la chaleur ou l'électricité comme couteau, rien ne subsistera de l'ancien atome : ce sera l'atome chimique qui apparaîtra. Voyez dans cette remarque un symbole plus qu'un exemple : peut-être ce symbole montre-t-il ce que je veux dire en affirmant qu'une donnée brute ne devient *fait scientifique* qu'en prenant place dans un système d'idées, qu'en se rattachant à un « manuel opératoire » sur lequel a prise la critique du sens commun? Sans doute nous avons nos raisons pour choisir de certaines façons plutôt que d'autres les attitudes et les points de vue qui susciteront les faits. Mais ce sont le plus souvent des raisons

pratiques : il serait facile de le montrer. Je me bornerai à citer un exemple. On sait le rôle important que jouent les considérations de simplicité. Eh bien ! est-ce que la simplicité d'une formule n'est pas quelque chose de tout relatif ? D'un polynôme du millionième degré ou de la fonction $\sin x$, qui est le plus simple ? Au point de vue de l'analyse pure, c'est incontestablement le polynôme ; au point de vue du calcul numérique, c'est le sinus parce qu'il en existe des tables. Voit-on combien le jugement à porter diffère suivant le point de vue où l'on se place ? et par où se classent les points de vue en ordre de valeur croissante, sinon par leurs avantages pratiques pour le discours ou l'action ?

Remarquons pour finir que dans le moindre résultat scientifique entre comme facteur, en réalité, toute la science. Les vérités que celle-ci établit ne sauraient être rangées en une chaîne linéaire, car elles s'impliquent mutuellement. La contingence incontestée des unes rejaillit dès lors sur toutes. Si donc on envisage la science d'un point de vue purement intellectualiste, il devient impossible de la comprendre. Ou c'est en effet un vaste symbolisme sans signification et sans portée, ou c'est un édifice ruineux parce qu'il repose essentiellement sur d'inévitables cercles vicieux. Comment sortir de là ? Un appel au sens commun est notre seule ressource. Mais un appel au sens commun, c'est un appel au primat de l'action. *Concluons donc encore une fois que l'intellectualisme est un point de vue superficiel et incomplet, même en science, où, cependant, il semblerait dans son domaine d'élection : l'activité libre de l'esprit intervient comme principe essentiel dans la genèse du savoir le plus positif, et les lois ne sont nécessaires que si l'on persiste à garder certaines attitudes relatives aux convenances de la pratique.*

III

Il existe deux principales manières de fausser la critique précédente, car on peut la prendre en intellectualiste ou en esthète.

Si on la prend en intellectualiste, comme une dialectique, comme un jeu de concepts, comme un système centré autour de la « catégorie » du devenir, on la tourne du même coup en scepticisme scientifique. Voyant en effet qu'elle retire d'une certaine manière toute réalité objective aux lois de détail, aux lois particulières isolées, si l'on néglige d'autre part de compter le rôle informateur qu'elle fait

jouer au sens commun, si l'on refuse de lui concéder l'action sous-jacente au discours à la façon d'un principe vital, si on cherche à la concevoir dans l'abstrait au lieu de la pratiquer et de la vivre, que peut-on penser de ses déclarations sur l'arbitraire du savoir, sinon qu'elle fait consister la vérité scientifique dans un pur décret verbal et que dès lors elle se réduit à un sec et puéril nominalisme? Il ne faut pas oublier que la critique nouvelle, dans l'esprit de ses auteurs, est un dogmatisme positiviste qui voit la valeur des vérités scientifiques¹ dans la puissance de vie qu'elles renferment, dans le mouvement et l'impulsion qu'elles communiquent à l'esprit qui les reçoit, dans le dynamisme psychique dont elles sont le symbole discursif, dans l'attitude intime et pour ainsi dire les gestes intérieures qu'elles provoquent chez le savant qui les pense jusqu'au fond.

Mais si d'autre part on prend cette même critique en esthète, un nouveau contresens la transforme en vague mysticisme. Dès lors que l'on se déclare en effet désabusé de la raison et de la science jusqu'à laisser la pensée même se détendre et s'évanouir dans le rêve, on ne comprend plus l'action, on n'a plus le sens de la vie intérieure. Défions-nous d'un prétendu mysticisme qui ne croit point aux *œuvres*. Le discours sans doute n'est qu'un instrument au service de l'intuition, mais c'est un instrument nécessaire. La critique nouvelle n'exalte pas le sentiment ou l'imagination au détriment de la raison (ce serait encore un morcelage intellectualiste), mais elle en appelle des formes superficielles de l'activité psychique à ses formes profondes, et de son épanouissement dans les régions contingentes de la dissipation logique et du discours morcelé à sa concentration dans l'unité complexe et indistincte de l'effort intime.

En réalité, cette critique nouvelle est un spiritualisme, en ce sens qu'elle subordonne dans la science ces *choses* mortes que sont les résultats aux *progrès* vivants de la pensée qui trouvent seulement dans les premiers une occasion et un symbole, une sorte de corps transitoire à la dissolution duquel ils survivent. Elle est aussi un positivisme, en ce sens qu'à ses yeux le suprême critère est l'action, non pas sans doute l'action industrielle, ni même l'action discursive, mais l'action profonde, c'est-à-dire la vie de l'esprit. C'est ce que nous achèverons de voir en formulant les *thèses* qui se dégagent de l'analyse précédente.

1. J'entends leur valeur au point de vue *connaissance* et non au point de vue *pratique*.

I. Tout positivisme nouveau sort invariablement d'une critique nouvelle. Avant de construire, en effet, il faut déblayer une place. On ne peut tenter de revenir à la vue directe des choses qu'après s'être d'abord dégagé des attitudes routinières et de l'érudition livresque. Or cela n'est possible que par une démolition préalable de certains préjugés habituels, démolition qui passe au premier instant pour un retour offensif de l'esprit sceptique. Voilà ce qui se produit précisément aujourd'hui à propos de la nouvelle théorie des sciences : on n'en voit encore que la face négative et critique, mais elle n'est au fond que la ruine d'un positivisme périmé et l'avènement d'un positivisme nouveau plus soucieux de garder le contact du réel.

II. La critique préparatoire porte principalement sur l'idée de la loi nécessaire. Elle montre qu'un résultat scientifique n'existe sous forme déterminée et ne s'impose à l'esprit que pour autant que ce dernier adopte et conserve une certaine attitude intérieure en face du donné. Elle explique la rigueur et la généralité des lois ainsi constituées, par un décret de l'esprit qui les transforme en définitions. Sans doute une certaine nécessité subsiste, mais seulement dans les conséquences des conventions une fois prises : une liberté fondamentale est à la source du savoir.

III. Cette liberté fondamentale ne fait point que les résultats scientifiques soient à l'arbitraire du caprice. Il n'y a d'arbitraire qu'au point de vue purement logique. Dans le fait, le sens commun et, par cet intermédiaire, l'exercice pratique de la vie conditionnent et déterminent nos décrets. La science reprend donc toute sa valeur quand on substitue le point de vue de l'action à celui de la connaissance pure. Mais la nécessité qu'elle recèle comporte alors un certain jeu, en ce sens qu'il est toujours possible de s'en affranchir.

IV. Une conclusion positive ressort dès ce moment de la critique. C'est que le principe du déterminisme a deux sens, dont aucun ne répond à l'idée qu'on s'en fait d'ordinaire. Par rapport à l'action, ce principe exprime tout simplement qu'elle est possible, régulière, efficace, du moins en gros : de ce chef, point de restriction à notre liberté, bien au contraire. Mais par rapport à la pensée le même principe devient un postulat que l'on décrète, le postulat qui fonde le discours rationnel et définit l'attitude scientifique. Le déterminisme est improuvable, parce qu'il est un décret ; il est irréfutable, parce qu'il est un décret. Au point de vue de l'action, on peut le pratiquer

et le vivre, parce qu'il est la résistance qui permet à notre liberté de mordre sur les choses; et du point de vue de la connaissance, l'acte par lequel l'esprit décrète le déterminisme pour fixer son langage et son attitude est lui-même un acte révélateur d'une liberté antécédente. D'ailleurs le déterminisme réussit dans son application à la nature en vertu de la convention fondamentale (tacite et spontanée, mais facile à saisir sur le vif) qui fait que toute lacune trouvée par nous dans le déterminisme établi nous est à chaque instant une occasion suffisante de découper au sein du donné résiduel un fait nouveau défini par la condition même de rétablir l'enchaînement rompu. Mais il est clair que ce succès ne saurait être pris pour une preuve *a posteriori* : c'est une pure contradiction que de tirer de la science une objection quelconque contre l'esprit et la liberté.

V. L'ancien positivisme était trop simpliste et trop étroitement utilitaire; il croyait trop aisément que toute évidence spontanée est intuition pure, toute expérience, même fragmentaire, contact immédiat du réel. C'était méconnaître que l'homme commence par agir avant de s'appliquer à savoir et que les habitudes contractées inconsciemment dans l'action peuvent rejaillir pour la fausser sur la pensée spéculative. Pour ne citer qu'un exemple, les géométries non-euclidiennes sont venues démasquer l'erreur, au moins sur un point très net, en décelant l'illusion d'une évidence que l'on tenait jusque-là pour irréformable et dont on faisait même le type de l'évidence. Nous savons aujourd'hui comment la plus grande valeur apparente de la géométrie euclidienne, bien loin de correspondre à quelque nécessité rationnelle, n'est au fond que notre préférence pratique pour les solides, la marque et l'effet de notre structure corporelle. D'une manière générale, il faut avouer que l'expérience ne recommence pas intégralement avec chaque homme; il y a une expérience de la race qui pèse et influe sur chacun de nous; et le véritable empirisme, l'empirisme légitime et sûr consiste à se détacher de la vie pratique et des habitudes qu'elle a suscitées pour revenir par un vigoureux effort d'analyse et d'intériorisation à la pureté de l'intuition primitivement vécue. La nouvelle critique nous apprend ainsi que tout positivisme nouveau, pour être plus fidèle que l'ancien aux tendances qu'il veut satisfaire, doit se déprendre des préoccupations directement utilitaires qui le détourneraient de son but profond et s'efforcer de renouer les liens qui rattachent l'action pratique à la vie intérieure.

VI. Toutefois un intermédiaire se rencontre : c'est le discours, auquel l'intellectualisme rationaliste croit possible de se tenir. Mais la critique nouvelle intervient encore pour démontrer l'insuffisance de cette attitude moyenne. Les faits indéniables qu'elle signale conduiraient au scepticisme scientifique si on se bornait à les considérer de ce point de vue. La théorie classique des méthodes, non point fausse, mais superficielle, est presque tout entière à refaire. Il faut bien dégager et mettre en lumière le primat de l'action dans la genèse du savoir discursif. Mais de quelle action ? Il ne s'agit pas de nous accorder je ne sais quel droit à nous mentir en décrétant, par une sorte de coup d'État intérieur, le remplacement d'une vérité qui nous répugne par une formule qui nous agréé davantage. Il s'agit au contraire de parvenir à penser pleinement, en toute franchise et sincérité, la genèse de nos certitudes et le contenu réel de nos croyances. Nous vivons donc notre science, pour autant qu'il sera en nous. Nous chercherons les rapports qu'elle soutient d'abord avec notre vie pratique ; puis nous la verrons appliquée à nous fournir des recettes efficaces pour l'action extérieure ; nous la découvrirons ensuite préoccupée d'établir un langage qui nous permette de parler le monde et qui assure une circulation sociale des idées ; nous aboutirons enfin à saisir ce qu'il y a de plus profond en elle : une tendance à constituer des principes informateurs de la vérité future, une orientation dynamique vers le progrès à venir, un effort pour égaler l'intelligence à la vie. C'est là proprement ce que j'appelle l'action intérieure. Qu'on me permette une image. On sait ce qu'est la durée concrète, celle qui nous est commune avec l'animal, celle qui se réduit au sentiment indescriptible des pulsations de la vie : synthèse organisée du souvenir et du vouloir, moment indivis qui possède une certaine extension, rythme sensori-moteur où se résume ce qu'on appellera plus tard le passé immédiat, où déjà s'annonce et se préforme dans une attitude esquissée l'action consécutive imminente. Ce n'est pas un point inerte, mais une direction de mouvement ; c'est une perception qui se prolonge et s'éteint dans un effort ; c'est une aurore de liberté dans un couchant de sensations. Eh bien ! chaque résultat de la science est quelque chose d'analogue. Sa plus haute valeur vient de l'avenir qu'il recèle, de l'impulsion qui le traverse et prend corps un instant en lui. Le prendre à la fois comme résumé de l'action qui l'a produit et comme ébauche de celle qui va le suivre, ou le prendre plutôt comme passage mobile de ce résumé à cette ébauche,

ce sera vraiment le vivre. Quoi de plus positif et de plus concret? La critique qui nous conduit à cette attitude est vraiment créatrice de vie, non dissolvante et sceptique. Si elle nous éloigne d'un positivisme trop matériel et d'un rationalisme trop abstrait, c'est pour nous amener en fin de compte à un positivisme nouveau en lequel s'affirme plus fortement le primat de l'esprit et de la liberté.

VII. Ce n'est pas tout encore. A un autre point de vue, l'ancien positivisme — encombré (quoi qu'il en ait) de principes *a priori*, notamment sur la réductibilité des phénomènes entre eux — fait place après notre critique à un positivisme nouveau qui, plus fidèle en cela à ses origines, s'oriente vers une recherche des spécificités. Chaque science a pour ainsi dire sa qualité originale, qu'il faut saisir par l'intuition. L'intellectualisme n'y parvient pas plus avec ses concepts discontinus et abstraits que les théories atomistiques de la matière ne réussissent à expliquer l'irréductible hétérogénéité des images sensibles. De part et d'autre, c'est la même erreur : descente graduelle dans l'homogène pour trouver les principes. Il faut au contraire se tourner vers l'activité spirituelle pour résoudre le problème. Or, maintenant que la critique nous a révélé dans l'invention même, et non dans les résultats fixés toujours contingents et artificiels, le sens profond de la science, ne sommes-nous pas en mesure de mieux atteindre ce but difficile? Inventer, c'est pour l'esprit contracter en une intuition synthétique une immense multiplicité d'éléments; mais la synthèse est transcendante à la somme de ses facteurs et revêt une qualité neuve. Si j'ai pu comparer un résultat scientifique vivant à un moment de durée concrète, la spécificité d'une science est ainsi comparable à son tour à celle d'une sensation. Contrairement aux apparences, une telle spécificité est ce qu'une science contient de moins relatif; c'est dans les ensembles que la contingence et l'arbitraire sont le plus faibles; à mesure que ceux-ci deviennent plus vastes, ils deviennent aussi plus objectifs. A la limite, on aurait retrouvé le réel lui-même, qui ne peut s'exprimer qu'en termes d'esprit. En avoir l'intuition, ce serait sentir avec intensité — là où tout symbolisme échoue — le mouvement même qui porte la pensée d'un symbole inadéquat à un symbole meilleur. N'est-ce pas à cela que nous habitue la nouvelle critique? et n'a-t-elle pas de la sorte l'aboutissement le plus positif qui se puisse imaginer?

VIII. Ainsi, par un détour, notre nouveau positivisme réussit à

rejoindre le réel dont son point de départ critique semblait l'éloigner à jamais. Sans doute il ne l'atteint pas, mais il est en marche vers lui et le définit comme une limite, par une convergence de suites critiques issues de tous les points du discours. Les vérités de la science en effet ne sont contingentes et artificielles que dans la mesure où le morcelage discursif les a déployées dans l'espace. Plus loin est poussée la contraction dont je parlais tout à l'heure et plus nous approchons de l'intuition absolue qui nous ferait voir du dedans la réalité pure. Science positive et métaphysique se réconcilient par là au sein de la vie. Non seulement donc la critique dont nous étions partis n'aboutit pas au scepticisme, mais le positivisme nouveau qu'elle suscite ne connaît même plus ces frontières infranchissables qui séparaient l'ancien de la vérité absolue. Cette critique, par la conception de la science à laquelle elle parvient, achemine enfin vers la philosophie dont elle fait pressentir l'office propre et la fonction originale, qui seront justement d'effectuer ce retour conscient et réfléchi de la pensée discursive à la pensée profonde, de la pensée utilitaire à la pensée pure et de la pensée symbolique à la pensée vécue.

IX. Je terminerai en indiquant comment ce retour à l'inexprimable n'est pas un retour à l'inconscient. Qu'est-ce en effet que cette « pensée profonde », cette « pensée pure », cette « pensée vécue », à laquelle aspire le philosophe? On peut la définir : *l'activité mentale supra-logique*, celle qui préside à l'invention. C'est quelque chose d'analogue à l'inspiration poétique. C'est l'unification du moi dans un progrès intellectuel vivement senti. Source de discours non discursive en elle-même, elle ne prend corps et ne se manifeste visiblement que par les concepts imparfaits qu'elle suscite, concepts dont aucun sans doute ne l'épuise ou ne l'égale, mais concepts dont chacun la montre au loin et la révèle comme son centre et sa fin. Voici que j'arrive, par exemple, au dernier tournant d'une recherche ardue. J'en suis à l'instant où surgit aux regards de l'intuition l'ineffable lumière de la découverte. Un pressentiment d'aurore me remplit toute l'âme. Ma pensée se meut alors sans divisions ni contours dans le silence intérieur. Tout discours est impossible. Non point que mes représentations soient troubles ou incomplètes. Elles sont au contraire trop riches, trop complexes, trop vivantes et vibrantes, trop lumineuses, trop concrètes, pour que je les puisse enfermer en des mots : objets d'action intime transcendants à la parole. Ce n'est qu'après une certaine diminution provenant de l'habitude qu'elles deviendront

commensurables avec les schèmes du discours : comme un *acte accompli*, comme une *chose acquise*. A ce moment précis, du reste, elles cesseront d'appartenir proprement au philosophe pour entrer dans l'espace, dans le sens commun, dans le domaine social. L'intuition philosophique est donc bien distincte de ce vertige incohérent, de ce rêve halluciné, que l'on prête à l'animal et que l'on croit la seule ressource en dehors du discours : c'est la forme créatrice de la pensée, sa forme pleine et parfaite, sa forme libre, autonome et vivante, que l'on atteint dans la mesure où l'on est vraiment philosophe.

ÉDOUARD LE ROY.